

paquets, chacune s'empare de celui qui est à son adresse et se sauve en disant :

—Allons nous habiller !

—Vous direz votre compliment tantôt...

—Oui, oui, allons nous habiller !

Paolina se décide à faire comme les autres, tout en murmurant :

—Hum ! la parure... la coquetterie... je sais que ce costume m'ira très-bien...

Fouillac, qui ne tenait pas à entendre les vers de madame Etoilé, va tenir compagnie au capitaine, qui est encore à table. Au bout d'une heure, car ces dames ont bien mis ce temps-là à leur toilette, un grand bruit de voix annonce leur venue ; elles arrivent toutes, empressées de se faire voir au capitaine, qui les fait mettre sur le même rang devant lui, puis part d'un éclat de rire en s'écriant :

—Ah ! c'est comme cela que vous avez un uniforme !... je vous en fais mon compliment !

En effet, pas deux de ces dames n'étaient habillées de même. Les jupes, d'abord, variant de couleurs ou de dessins ; les basquines étaient bleues, mais sur l'une il y avait de la passementerie à profusion, sur l'autre il n'y avait qu'un liséré ; celle-là avait quatre rangs de boutons, celle-ci n'en avait qu'un ; l'une les avait fait mettre dorés, l'autre en argent. Les coiffures ne se ressemblaient pas davantage : il y avait des casquettes rondes, carées ; des bonnets de police ou à poil, ou en petit-gris avec plume, ou aigrette, ou torsade, ou flot ; enfin les costumes étaient fort gentils, mais ce n'était pas uniforme.

Comme d'abord chacune de ces dames ne s'était occupée qu'à se regarder, c'est seulement lorsqu'elles sont rassemblées qu'elles s'aperçoivent du peu de ressemblance qui existe dans leur nouveau costume.

Alors Cézarine fronce les sourcils et s'écrie :

— Sapristi, mesdames ! c'est donc ainsi que vous avez suivi mes instructions ?

Madame Grassouillet répond alors d'un petit ton très-décidé :

—Vous avez proclamé que nous étions indépendantes !... Pourquoi donc ne forions-nous pas ce qui nous plaît ?...

—Madame a raison, dit le capitaine. C'est absolument comme ces gens qui ne parlent que de liberté, et qui veulent vous forcer à être de leur opinion.

A Continuer.

LE GROGNARD

MONTREAL, 5 Mai 1883.

Nous prions nos abonnés rétrodataires à qui nous avons envoyé des comptes, de nous faire parvenir sans délai les arrérages qu'ils nous doivent.

Le prix de l'abonnement de notre journal étant si modique, il n'est que juste qu'on ne nous fasse pas attendre plus longtemps.

Voyons, mes bons amis, pensez un peu à votre ami, le *Grognard*.

ROMANS A SENSATION.

AUX LECTEURS DU MONDE.

Nous avons appris que le journal le *Monde*, lorsqu'il aura fini la publication de la *Fille Maudite*, donnera à ses lecteurs un roman à sensation. Ce sera une œuvre politico, choconsa, realistico dramatique fondée sur des événements contemporains. Le titre du nouveau feuilleton sera :

CELINA

où les Amours Malsaines.

Il y aura dans ce roman des situations les plus poignantes. Le héros après avoir empoisonné sa belle-mère, assassiné deux de ses amies, volé une fortune d'un million épousera sa grand-mère sans le savoir.

Il y aura abondance de détails pittoresques dans les secrets d'alcôve, action très-vigoureuse, péripéties dramatiques, passions ardentes. Style imagé, vivant, d'observateur et de poète, enfin, tout ce qui caractérise un roman croustillant.

D'autres romans d'un intérêt aussi palpitant sont dans les caisiers de la rédaction du *Monde* :

Il nous suffira de donner quelques titres :

Cumégonde où la Vengeance du Sondeur.

Les Chevaliers de la Rue Fullum ou Secret du Joueur de Crosse.

Cent piastres et six mois ou les Mémoires d'un Ange Déchu.

La Comtesse Sylvia ou le recorder trompé.

Alonzo Lupanar, scènes de mœurs portugaises.

BONNE ACTION CHATIEE.

I

Il était d'un beau vert clair avec des reflets bleus autour du bec et de petites plumes rouges qui lui bordaient les ailes. Aussi érudit qu'agréable à voir, il causait de toutes choses comme un avocat ou un député, sans y entendre d'ailleurs davantage. Comme les faiseurs d'économie politique il répétait toujours les mêmes mots sans les avoir jamais

définis, et tout le monde l'admirait. C'était, pour me résumer, un perroquet qui avait eu grand tort de ne pas naître homme, car il eût été appelé aux plus hautes destinées de notre espèce. Bon garçon d'oiseau avec cela, aimant le vin à défaut des filles ; car la barbarie de mes pareils l'avait fait célibataire.

Il s'appelait Coco et il avait été laissé en la possession de Madame Minaret, maîtresse d'une maison de pension, par une vieille demoiselle qui avait complètement ouï de payer deux mois de logement et de nourriture.

La vieille fille avant de l'abandonner le bourrait de sucreries et de caresses.

L'abus des nourritures succulentes avait donné au malheureux oiseau un commencement de diabète, plus une calvitie de la moitié du corps, ce qui en faisait, au demeurant, une assez vilaine bête. *Sic transi gloria mundi.*

La dame Minaret n'était pas une méchante personne. Elle était même de la Société protectrice des animaux et ne manquait jamais d'invectiver les cochers qui battaient leurs chevaux, — à moins qu'elle ne fût elle-même dans la voiture, parce qu'elle aimait à être rondement menée. Elle n'étrangla pas Coco, comme l'eussent fait beaucoup de mauvais maîtres ; mais à cause de sa laideur elle le relégua dans l'endroit le plus fâcheux de son appartement, j'en tends dans celui où l'on a coutume d'aller seul jouer le dernier acte de la digestion, lequel est un monologue très antérieur à ceux de Shakespeare. Mme Minaret tenant une table d'hôte, ledit lieu était extrêmement fréquenté et là le malheureux oiseau dut, comme M. Purgon, perdre l'habitude de parler à des visages. Il fit contre fortune bon cœur, bien que visiblement humilié par cet exil. Recroquvillé dans ce qui lui restait de menu duvet, il médit sur la grandeur et la décadence des destinées. De prolixo qu'il était comme un politicien, il devint muet comme un radis. Mais qui l'eut regardé de près et observé avec finesse n'eut pas été dupe de son recueillement, lequel était celui des gens qui étudient. Parfois son gosier semblait frémir sur des gammes intérieures qui ne sortaient pas. *Timea verum unius libri*, à dit Cicéron, dans un latin de restaurateur. Moi je crains l'homme qui n'a pas de livre du tout et qui pense. La force, en ce bas monde, est au silencieux. Seuls, en effet, ils ne révélaient pas à leurs contemporains, l'abîme de sottise qui est au fond de toute âme humaine. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi des perroquets ? Donc Coco ne disait rien, mais il n'en était que plus redoutable à l'avenir.

Si vous aviez vu ce jour-là Eva, vous en seriez devenus amoureux fous. Qui, Eva ? Mais Mlle Eva Beaupérthuis, la future du gracieux Maurice des Ormeaux, un commis d'assurance, un homme exquis et des plus nobles façons. Elle était à son bras pour la première fois, et tous deux, avec

l'autorisation des parents, abandonnés l'un à l'autre pour quelques heures, cherchaient un nid à leurs légitimes amours, j'entendis un appartement pour s'y installer tout ce suite après la noce.

Un écritou les fit entrer chez Mme Minaret. Ils y trouvèrent précisément ce qu'ils cherchaient, un logement au troisième, en plein soleil, celui-là même que la vieille demoiselle avait occupé. Comme on achevait de conclure l'arrangement, le hasard fit qu'on sortit l'infortuné Coco de sa détestable retraite pour nettoyer sa cage à peine le sensible Eva l'eut-elle vu qu'elle se prit pour l'oiseau de laïsse d'une tendresse et d'une pitié sans pareilles.

—Oh ! la pauvre bête ! fit elle. Comme elle est déplumée ! Ne pourrait-on lui mettre de la ouate sur les ailes ?

—Voilà un gaillard dont je voudrais bien me débarrasser, répondit philosophiquement Mme Minaret.

—Oh ! mon Maurice ! achetons-le ! reprit la charmante créature. Nous ferons une bonne action ! cet animal a l'air si malheureux ici ! Nous le soignerons, nous le traiterons comme un enfant gâté.

Maurice ne résista pas et il fut convenu que l'on retrouverait Coco installé dans une cage neuve le soir où l'on viendrait reposer, pour la première fois, sous ce toit élevé à la dignité de conjugal.

C'est ainsi qu'il était écrit que Coco, ne quitterait pas la maison.

Les deux nouveaux mariés furent installés le soir même chez Madame Minaret.

A sept heures du matin Madame des Oiseaux fut la première sortie du lit conjugal.

Elle entra dans le cabinet de toilette qui n'était séparé de sa chambre que par une portière. Maurice à son tour se leva et ouvrit tout grands les rideaux à une vraie fusée de soleil.

Soudain noyé de cette lumière joyeuse et reconnaissant l'appartement où il avait été jadis si heureux, Coco, dont on avait apporté la cage dans la chambre, suivant les conventions que j'ai dites, eut un éblouissement. Sa langue si longtemps muette se délia soudain et il se mit à clamer son bonheur avec un vacarme épouvantable. Ce fut alors qu'on put voir qu'il n'avait pas perdu son temps dans le silence du cabinet (l'expression est consacrée et ne fut jamais plus juste). Car, avec une fidélité admirable, mais en enfant considérablement leur intensité, il se mit à reproduire tumultueusement tous les bruits qu'il avait entendus dans le *buen retiro* de Mme Minaret. Ce fut un déchaînement d'ouragan, une colère d'Eole sans *quos ego* pour la calmer, une musique endiablée de vents saluant la liberté, une tempête non pas dans un crâne mais ailleurs.

Cependant la pauvre Eva, derrière sa portière, entendait ce charivari et, croyant son mari seul dans la chambre, conçut une indignation si grande contre ce procédé indélicat qu'elle s'enfuit par une porte dérobée, s'habilla à

la hâte chez Mme Minaret et courut se jeter, en pleurant, dans les bras de sa mère, lui jurant qu'elle ne resterait pas une heure de plus avec un homme si mal élevé.

Tout s'expliqua, par la suite. L'infâme Coco fut vendu à un marchand d'oiseaux et fait, à la devanture de sa boutique, la joie des petits polissons. Eva et Maurice n'ont plus d'ailleurs besoin de lui.

Un prince jettatore. — Nous lisons dans la correspondance de Rome du *Figaro* :

Je ne puis résister à la tentation de vous redire les choses étranges que j'ai entendues, l'autre soir, dans un des plus aristocratiques salons de Rome.

On parlait des fêtes du couronnement de l'empereur de Russie, de dangers d'explosion qu'il pourrait y avoir, des princes appelés au périlleux honneur de représenter, jour-là, à Moscou, les diverses maisons souveraines.

—Quant à moi, dit une belle Romaine, je sais bien que je n'assisterais pas aux fêtes du couronnement du czar pour tout l'or du monde !

—Et pourquoi cela !

—Parce qu'il arrivera certainement quelque malheur.

—Ah ! cette fois le gouvernement russe a pris toutes ses précautions et les nihilistes...

—Il s'agit bien de nihilistes, en vérité !

—De qui s'agit-il donc ?

—De qui ? Mais du duc d'Aoste, apparemment !

—Le duc d'Aoste anarchiste ?...

—Anarchiste, non ; mais... *jettatore*.

—Et vous croyez encore à la *jettatura* ?

—Si j'y crois ! Tenez, écoutez...

Le cercle se fit plus étroit, autour du fauteuil sur lequel la belle comtesse était assise, lutinant le parquet de son pied mignon, et agitant d'une main fiévreuse son riche éventail.

Et quand tout le monde se fut rapproché, elle nous conta les anecdotes prouvant à n'en pas douter, — à l'entendre — que le frère du roi Humbert est *jettatore*.

D'abord, c'est le duc d'Aoste devenant amoureux de la Cisterna et faisant demander sa main. Les pomparlers pour le mariage s'engageant ; mais ils n'aboutissent pas, et le principal négociateur, M. Cassinis, qui fut président de la chambre, se brûle la cervelle.

Quelque temps après, on reprend les négociations, et voilà que le duc d'Aoste tombe de cheval. Quant aux chevaux de carrosse de la duchesse, ils prennent le mors aux dents ; de sorte que, sans le dévouement d'un jeune homme qui se jeta courageusement à la tête des chevaux, une catastrophe eût été certaine.

Enfin, le mariage se fit. On se rend à Stupiniggi, rendez-vous de chasse appartenant à la maison royale, et situé à cinq kilomètres de Turin. En route, le comte